Emergence et linguistique du texte

Bernard Combettes

► To cite this version:

Bernard Combettes. Emergence et linguistique du texte. L'information grammaticale, 2012, 134, pp.23-29. hal-00867098

HAL Id: hal-00867098

<https://hal.science/hal-00867098>

Submitted on 1 Oct 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emergence et linguistique du texte

1. INTRODUCTION

Tenter d'appliquer la notion d'émergence au domaine linguistique suppose que l'on prenne en compte la spécificité du langage et de l'acte de parole. La particularité que constitue la présence d'un sujet parlant doté de compétences langagières, qu'il s'agisse de compétences morphosyntaxiques, lexicales, sémantiques, mais également de compétences dans la gestion de la cohérence des textes et des discours, conduit à distinguer nettement le champ des sciences du langage des autres champs - sciences de la vie et sciences de la matière - où le concept d'émergence a vu le jour et s'est développé¹. Etudier le jeu des diverses variations qui sont à l'origine du changement linguistique, c'est en fait, à travers l'analyse des formes, s'intéresser aux modifications qui ont pu affecter le sentiment linguistique des locuteurs. L'impossibilité de séparer, sinon artificiellement, les deux composantes du couple compétence / performance explique par exemple la place importante accordée à l'activité de réanalyse dans le processus de grammaticalisation.

Si l'intuition du locuteur fait sans nul doute partie des données à prendre en considération, on peut cependant penser que les modalités du processus d'émergence varient en fonction du sous-domaine qui est observé. Les remarques et les illustrations qui vont suivre portent sur le cas particulier de la linguistique du texte et du discours, dont nous essayerons de montrer qu'elle pose, lorsqu'il s'agit d'évolution, des problèmes qui lui sont propres.

Il semble ainsi possible de considérer que l'émergence d'une catégorie nouvelle dans le domaine discursif est indissociable d'un changement concernant la compétence du locuteur, qu'il s'agisse de la production ou de la réception des textes ; c'est la modification de cette compétence qui serait alors le point de départ de l'éventuelle émergence de certains phénomènes. Nous nous intéresserons donc ici à ce que l'on pourrait caractériser comme la compétence textuelle, qui a pour objet la cohérence du discours, compétence que l'on distingue d'ordinaire de la compétence "grammaticale", à partir de laquelle sont portés les jugements de bonne formation des énoncés. Comme nous le verrons plus loin, les interactions entre les deux domaines - celui du texte et celui de la phrase - sont constantes et il est souvent difficile de concevoir l'émergence d'un phénomène d'ordre textuel sans qu'il y ait, à des degrés divers, modification au niveau du système de la langue, qu'il s'agisse de morphosyntaxe ou de sémantique.

La situation est d'autant plus complexe que la compétence textuelle n'apparaît pas comme une entité homogène, mais fait appel à des sous-compétences portant sur tel ou tel aspect de la cohérence discursive ; il semble ainsi utile de distinguer trois composantes au moins, qui interagissent dans le changement. Compétence tout d'abord dans la reconnaissance d'un type de texte particulier, identifié comme tel, caractérisé par un jeu de marques linguistiques spécifiques. Indissociable de ce premier aspect, un autre champ d'application de la compétence concerne les faits de langue eux-mêmes, l'intuition des locuteurs ayant pour objet le codage des catégories discursives par les formes linguistiques. La gestion de la structure informationnelle, le traitement des expressions référentielles, des anaphores, relèvent par

¹ FAGOT-LARGEAULT A. (2002), " L'émergence", in D. Andler, A. Fagot-Largeault, B. Saint-Sernin (éds), *Philosophie des sciences*, T. II, Paris, Gallimard, p. 939-1049.

exemple de cette dimension du sentiment linguistique. Une troisième fonction de la compétence discursive réside dans l'identification des unités pertinentes, des paliers de traitement, qui constituent un cadre pour le fonctionnement de telle ou telle marque, dans lesquels se détermine par exemple la portée d'une expression ou l'emploi d'une anaphore. Les transformations de la période, l'élaboration progressive de l'unité phrase illustrent bien le type d'évolution qui a pu se produire dans ce champ.

Il est évidemment très difficile d'imaginer des enchaînements des causes et des effets et de déterminer comment s'effectuent les interactions entre ces diverses composantes de la compétence textuelle. Essayer de montrer, comme le fait Hopper en parlant de grammaire émergente, que le plan du discours guide l'évolution des formes - et donc l'émergence - dans le domaine grammatical², est relativement complexe dans la mesure où il l'on met en relation deux plans d'ordre entièrement différent. La situation se complique encore si, comme nous essayons de le faire ici, on se situe dans le cadre d'une compétence textuelle présentant elle-même plusieurs composantes dont il convient d'évaluer le rôle respectif lorsqu'il s'agit de l'apparition d'un phénomène nouveau dans le domaine discursif.

On peut considérer que la forme -ou la notion - émergente ne réussit à se développer et à prendre sa vraie valeur que si elle se trouve intégrée à un niveau supérieur, si elle est l'objet d'une systématisation, ce qui peut d'ailleurs entraîner des modifications en chaîne. Le cas de la linguistique du texte illustre assez bien cette problématique. A quel moment convient-il de reconnaître qu'il y a émergence ? Lors de l'apparition du fait isolé ? Lors de l'intégration de ce phénomène dans un ensemble ? Faut-il distinguer deux types d'émergence ? On peut certes parler de l'émergence d'un type de texte particulier, comme celle du texte descriptif, dont nous développerons l'exemple plus loin, mais force est de constater que cette émergence va de pair non seulement avec l'apparition de formes syntaxiques nouvelles, mais aussi avec le développement d'une organisation thématique spécifique, ainsi qu'avec une modification du type de cohérence discursive. Chacun de ces aspects pourrait certes être considéré comme émergent dans son ordre ; il n'en reste pas moins qu'il semble difficile d'isoler des éléments qui sont de toute évidence étroitement reliés et qui ne prennent leur sens, leur fonction discursive, que par le fait qu'ils entrent dans un ensemble.

Si la documentation le permettait, ce qui n'est pas toujours le cas pour les textes anciens, on pourrait penser qu'il suffit de s'appuyer sur la chronologie des faits pour arriver à déterminer des enchaînements : telle progression thématique, par exemple, pourrait ainsi être datée comme antérieure à l'apparition de tel schéma syntaxique, ou comme précédant l'émergence de tel type de texte. Il est facile de voir qu'une telle tentative, même lorsqu'elle est réalisable, est loin de résoudre les difficultés que nous venons de signaler. D'une part en effet, les phénomènes d'ordre divers se trouvent attestés en même temps, dans les mêmes textes ; d'autre part, l'apparition d'un fait isolé ne prouve en rien qu'il est à interpréter comme une entité émergente au plan du discours. Les schémas de phrase qui, dans leur liaison avec le niveau informatif, caractérisent le texte descriptif en moyen français sont déjà présents en ancien français, de même que telle ou telle progression thématique, mais ils ne peuvent être considérés comme émergents en tant que marqueurs textuels que lorsqu'ils participent à la construction d'une cohérence nouvelle. Cette situation complexe n'a rien de surprenant, car la spécificité de la linguistique du texte est justement d'avoir pour objet la façon dont le système de la langue permet d'assurer le codage de la cohérence discursive.

² HOPPER P. (1987), "Emergent Grammar", *Proceedings of Berkeley Linguistics Society*, vol. 13, p. 139-157
HOPPER P. (1998), "Emergent Grammar" in M. Tomasello (éd.), *The New Psychology of Language*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates Publishers, p. 155-175.

La situation particulière de l'approche linguistique de la dimension textuelle sera illustrée ici par l'observation de deux types d'évolution dont on peut se demander dans quelle mesure ils relèvent du concept d'émergence, l'un qui touche à la question du codage, par les formes linguistiques, de l'aspect informationnel de la cohérence discursive, l'autre qui nous permettra d'aborder plus particulièrement la problématique de la typologie des textes.

2 - PERSPECTIVE FONCTIONNELLE DE LA PHRASE ET EMERGENCE

Notre premier exemple sera donc emprunté au domaine de la structure informationnelle de l'énoncé, la "perspective fonctionnelle de la phrase", qui joue un rôle important dans la cohérence du texte et qui a subi une évolution au même titre que l'ensemble du système linguistique. On peut en effet constater qu'il y a apparition, dans le courant de la période du moyen français, d'une organisation du dynamisme communicatif traduisant ce que l'on pourrait considérer comme un changement dans la compétence textuelle des locuteurs. Cette évolution ne concerne pas seulement la syntaxe de position, mais l'articulation syntaxe / structure informationnelle. Du point de vue syntaxique, l'énoncé narratif non marqué de l'ancien français est considéré comme de type V2, la zone préverbale étant d'ordinaire réduite à un seul élément dont la nature et la fonction grammaticales peuvent être très diverses. Si l'on prend en compte les aspects textuels, en l'occurrence l'organisation thématique, on note qu'il s'agit en fait d'un énoncé dans lequel la priorité est donnée à l'identification du thème, dans une distinction thème / rhème qui traite la partie rhématique comme un tout s'opposant globalement à la partie thématique, sans que soient distingués divers degrés de rhématisation. Si des énoncés comme :

(1) Illuec avoit un jeune bachelier moult preu [...] (*Lancelot du Lac*, c. 1230)

Il y avait là un jeune bachelier très hardi [...]

(2) - A ces paroles vient une pucelle sor son palefroi (id.)

Sur ces paroles arrive une jeune fille sur son palefroi

correspondent bien à la progression "naturelle" du dynamisme communicatif, dans la mesure où le rhème propre, le sujet indéfini qui renvoie à un référent nouveau, est placé après le circonstanciel thématique qui relie au contexte, alors que le verbe "présentatif", à valeur de transition, occupe une position intermédiaire, ce n'est pas le cas dans :

(3) Atant vienent andui a l'ostel a la damoiselle (id.)

Alors tous deux vont à la demeure de la demoiselle

(4) Et au parcheoir peçoie Hestors son glaive (id.)

Et dans sa chute Hector brise sa lance

où la rigidité de l'ordre V2 conduit à placer le sujet thématique, déjà cité dans le contexte antérieur et renvoyant à un référent saillant, après la forme verbale qui fait partie des éléments rhématiques. Le schéma Thème + V+ X ne laisse rien prévoir de la structuration de la zone postverbale, qui peut encore contenir des unités thématiques comme dans les exemples ci-dessus ou des rhèmes à valeur contrastive, qui seraient placés, en français moderne, dans des constructions clivées. C'est par exemple le cas dans la deuxième phrase de l'exemple suivant, où le syntagme sujet (*la reine*) peut être interprété comme rhème propre en focus :

(5) [Et pour la grant prouesse qu'il avoit quant il estoit eschauffé, ot il nom Sagremors li Desreez.] Si li mist nom la reine devant Estreberes (*Le Roman de Tristan*, XIII^e s.)

[Et pour le grand courage qu'il avait quand il était irrité, il eut pour nom Sagremort le Desréé.] Et ce fut la reine qui lui donna ce nom devant Estreberes

Avec les textes de moyen français, c'est une autre conception de l'organisation des degrés de dynamisme communicatif qui semble émerger, conception dans laquelle l'accent est davantage mis sur la partie rhématique qui se trouve être l'objet d'une hiérarchisation plus complexe. Cette évolution paraît inséparable du "recul" du verbe dans la proposition. La disparition progressive des contraintes liées au schéma à verbe second libère des zones en début d'énoncé, positions qui peuvent être réservées à des éléments à valeur de rhème secondaire, comme des prédications secondes ou des circonstants de manière, constituants qui, en ancien français, se trouvaient en position postverbale, dans un ensemble rhématique indifférencié. Ainsi, dans l'extrait suivant :

(6) Alors Jehan de Saintré, comme humble, doux et gracieux, incontinent devant le roi à genoux se jeta
(A. de La Sale, *Jehan de Saintré*, 1456)
Jehan de Saintré, humble, doux et gracieux, immédiatement se jeta à genoux devant le roi

les divers degrés de la partie rhématique sont-ils disposés entre le sujet thème et le rhème propre (*devant le roi à genoux se jeta*) ; les rhèmes secondaires - ou "reste du rhème" - sont constitués par un syntagme en apposition (*comme humble ...*) et un adverbial de manière (*incontinent*). Dans la mesure où, dans bon nombre de cas, le sujet coïncide avec le thème et que la forme verbale fait partie du rhème propre, l'ordre (X)SXV permet ainsi un déroulement du dynamisme communicatif qui conduit des unités les moins informatives aux unités les plus informatives, disposition beaucoup plus progressive que ne l'autorisait la linéarisation de l'énoncé en ancien français. L'exemple suivant présente une organisation identique, l'ouverture de l'énoncé étant assurée par un circonstant cadratif :

(7) Mais au departir l'un de l'autre, en toutes façons Saintré per à per et à sa dextre le convoya. (id.)
mais lorsqu'ils se séparèrent, Saintré, avec toutes les manières habituelles, le raccompagna côte à côte se tenant à sa droite

Une structuration qui permet de marquer divers degrés dans la partie rhématique prend ainsi la place d'une linéarisation qui privilégiait l'identification du thème ou, plus largement, celle des éléments assurant les liens contextuels. La forme verbale n'étant plus assignée à une place déterminée, les schémas SXV et XSV, sans postposition du sujet, permettent de mieux respecter la progression "naturelle" du dynamisme communicatif.

On remarquera enfin que, le tour SVX devenant l'ordre non marqué, la position initiale peut être occupée par des syntagmes nominaux qui renvoient à des référents nouveaux, non encore évoqués, comme les groupes *beaucoup de temps* et *un coulon blanc* dans des passages suivants :

(8) [Et porta la resolution que ilz parvenroyent legièrement à leur desir]. Beaucop de tempz s'expira pour obtenir lissense pour avoir passage (Jean Molinet, *Chroniques*, c. 1480)
Et la résolution mentionna qu'ils parviendraient sans peine ce qu'ils désiraient. Beaucoup de temps s'écoula pour que l'on puisse obtenir la permission d'avoir le passage
(9) [Le duc, par l'espace de trois heures, parla au roy d'Engleterre qui se tenoit aux champz]. Ung coulon blanc se tint sur la tente du roy l'espace de jour et demi (id.)
le duc, pendant trois heures, parla au roi d'Angleterre qui était en campagne. Un pigeon blanc se tint sur la tente du roi pendant un jour et demi

Dans ce dernier exemple, on notera la présence, dans la zone postverbale, des compléments *sur la tente du roy* et *l'espace de jour et demi*, qui auraient pu être placés en position initiale

dans une progression XVS ; l'énoncé est présenté comme totalement rhématique, comme présentant un événement nouveau, sans qu'il y ait nécessité de distinguer un thème à partir duquel serait développé un apport d'information. Il nous semble qu'il y a là une différence fondamentale avec la perspective fonctionnelle de la phrase de l'ancien français, différence qui a des répercussions importantes sur la typologie textuelle, comme nous le verrons plus loin.

Nous n'avons jusqu'à présent envisagé que deux niveaux d'analyse : la syntaxe, avec la disparition de l'obligation V2, la structure informationnelle, avec le nouveau marquage des degrés de rhématicité. Une autre dimension nous paraît devoir être également évoquée, qui concerne la nature des unités dans lesquelles s'effectuent ces changements. S'il est possible de rendre compte de la structuration de l'énoncé narratif en ancien français dans le cadre de la proposition, cellule de base correspondant à une unité prédicative, il nous semble qu'il en va tout autrement dans les textes de moyen français, même si l'on ne considère que la prose narrative. Le traitement des prédictions secondes montre bien que l'évolution ne se résume pas à une simple modification de la proposition initiale, qui s'enrichirait, en quelque sorte, tout en demeurant une unité clairement délimitée. Un exemple comme :

(10) Lors damps Abbés estent sa jambe, et par dedens la lie à celle de Saintré, puis le trousse tellement que à terre l'abattit, et en le tenant sous lui, sa poitrine sur la sienne tout envers, alors s'escria damps Abbés et à Madame dit... (A. de La Sale, *Jehan de Saintré*, 1456)

[Alors messire Abbé tend la jambe et la lie par derrière à celle de Saintré, puis le renverse si brusquement qu'il le jeta à terre, et en le tenant sous lui, sa poitrine contre la sienne, alors messire Abbé s'écria et dit à Madame...]

montre bien que l'organisation de l'énoncé n'est pas la structuration d'une "phrase complexe", syntaxiquement hiérarchisée, mais qu'elle correspond davantage à une juxtaposition de "cellules propositionnelles", succession régie par des tendances d'ordre discursif. Le syntagme au gérondif (*en le tenant sous lui*) joue, du point de vue de l'organisation textuelle, le même rôle que celui d'une proposition non dépendante (*et il le tint sous lui*) et ne doit pas être prioritairement rattaché au contexte de droite, dans une interprétation trop "moderne", qui verrait alors dans cet enchaînement un cas d'anacoluthie ; cette prédication seconde continue le contexte de gauche, avec lequel il y a continuité référentielle, mais annonce également la proposition qui la suit. Peut-on d'ailleurs parler de rhème secondaire pour caractériser ce type de constituant, en utilisant une expression qui laisse penser qu'il y a une unité informationnelle homogène, du même ordre que la phrase, dans laquelle s'organiserait le dynamisme communicatif ? On voit ainsi émerger une autre conception de la "proposition", une autre conception des enchaînements, dans le flux discursif, de ces unités où se réalisent les deux activités que sont la prédication et la gestion de l'information.

Dans le passage suivant, c'est la présence de la subordonnée relative qui, par son statut prédicatif, permet l'enchaînement des propositions comme s'il s'agissait de propositions non dépendantes, le constituant *Saintré* demeurant ainsi sans fonction syntaxique particulière :

(11) Et quand Madame ot ses paroles ainsi finées, Saintré, qui comme enfant et tout esprins de tant belles doctrines ne respondoit rien, lors elle lui dit [...] (id.)

et quand Madame eut ainsi terminé ses paroles, Saintré, qui, comme un enfant et tout enflammé de si belles doctrines, ne répondait rien, alors elle lui dit [...]

Le contraste est net entre ces enchaînements de propositions et les séquences narratives caractéristiques de l'ancien français, dans lesquelles se succèdent des structures prédicatives simples, construites autour d'un verbe conjugué ; cette simplicité syntaxique va de pair avec

l'identification immédiate du référent sujet, même s'il n'est pas explicitement exprimé, comme dans :

(12) Einsī se partirent de l'ost Guillaume de Champlite et Villehardouin. Et emmenèrent bien cent chevaliers avec eux. Et entrèrent en la terre de la Morée. Michalis oī qu'ils estoient à si peu de gens en la terre. Si amassa gens. Et ce fut une merveille de gens. Et chevaucha après eux [...]

(G. de Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, 1207)

Ainsi Guillaume ...partirent du camp. Et ils emmenèrent bien cent chevaliers avec eux. Et ils entrèrent dans la terre de Morée. Michalis apprit qu'ils étaient si peu nombreux dans ce pays. Alors il rassembla des gens. Et ce fut un nombre extraordinaire de gens. Et il chevaucha [...]

3 - LE STATUT DU SECOND PLAN

Les modifications dans la conception même du dynamisme communicatif, que nous venons de rappeler, sont à mettre en rapport avec les évolutions que l'on peut constater, à la même époque, dans le champ de la typologie textuelle. Il est en effet légitime de se demander dans quelle mesure il est possible de parler de l'émergence d'un type de texte particulier, considéré comme tel, et doté de caractéristiques linguistiques spécifiques. Trois niveaux d'analyse se trouvent étroitement liés : la syntaxe, avec le changement qui affecte la linéarisation des constituants, la structure informationnelle de l'énoncé, avec la réorganisation des degrés de dynamisme communicatif, la structuration thématique du texte, avec le développement de certaines progressions thématiques. S'il est difficile, sinon impossible, de déterminer une chaîne des causes et des effets, on peut toutefois noter que l'émergence d'un type de texte s'accompagne des modifications des autres niveaux ; l'émergence concerne en fait une nouvelle sorte de "codage", une nouvelle utilisation de marques linguistiques, sans lesquelles le nouveau type de texte ne verrait pas le jour. Nous pensons ici plus particulièrement au statut du texte descriptif, qui semble acquérir son autonomie durant cette période du moyen français. Si la distinction premier plan / second plan est mise en œuvre dès les plus anciens documents, on ne peut guère parler, en ce qui concerne les textes narratifs de l'ancien français, de véritables passages descriptifs, qui, ne serait-ce que quantitativement, se caractériseraient par une certaine longueur. D'un point de vue syntaxique, le second plan se trouve souvent limité au cadre du syntagme adjectival à fonction d'épithète ou à celui de la subordonnée relative. Les propositions non dépendantes ne renvoient que beaucoup plus rarement à la description ; lorsque c'est le cas, il s'agit essentiellement de qualifier le référent par l'intermédiaire d'une structure attributive, comme dans :

(13) si chevauchent tote nuit [...] tant que il voient dedanz la forest un mout biau feu.[...] Et li feus estoit mout granz et mout biaux, car iverz estoit ja antrez, et estoit la fins de setembre, que les nois et geles aprochent, et les matinees et les series refroidissent. (Lancelot du Lac)

ils chevauchent toute la nuit [...] jusqu'à ce qu'ils voient dans la forêt un très beau feu. [...] Et le feu était très grand et très beau, car l'hiver avait déjà commencé et c'était la fin de septembre, quand les neiges et les gelées approchent, et que les matins et les soirs refroidissent.

En règle générale, le second plan se présente comme subordonné à la narration, justifié qu'il est d'ordinaire par les événements de premier plan, d'où d'ailleurs la relative brièveté des passages dans lesquels il se réalise. On notera l'importance des verbes de perception et des verbes de mouvement, qui permettent l'introduction dans le texte des référents objets de la description ; ce sont les déplacements et la vision du personnage qui organisent ce qui sera plus tard conçu comme un second plan autonome possédant sa propre structure. Ainsi, dans le passage suivant, les divers éléments de la description (la croix, le perron de marbre, la chapelle, les grilles de fer, l'autel) sont-ils des compléments essentiels des verbes *venir*, *regarder*, *voir*, *trouver*, qui renvoient aux actions successives du personnage :

(14) Et neporec tant a allé que il vint a une croiz de pierre qui ert au departement de deus voies en une gaste lande. Et il regarde la croiz quant il fu pres et voit par dejuste un perron de marbre ou il avoit lettres escrites [...] et il resgarde vers la croiz et voit une chapelle mout ancienne [...] et troeve a l'entree unes prones de fer [...] et voit la dedenz un autel qui [...] (La Queste del Saint Graal, XIII^e s.)
et cependant il a tant chevauché qu'il arrive à une croix de pierre qui était à la séparation de deux chemins sur une lande déserte. Et il regarde la croix quand il en est près et voit à côté un bloc de marbre où il y avait des lettres écrites [...] et il regarde vers la croix et voit une chapelle très ancienne [...] et il trouve à l'entrée des barreaux de fer [...] et il voit à l'intérieur un autel qui [...]

Du point de vue de l'organisation informationnelle, la progression à thème constant est évidemment attendue, le référent saillant constituant le thème de l'ensemble de la séquence textuelle. Cette progression s'adapte sans difficulté à la linéarisation de type V2, la zone préverbale étant réservée au thème ou à un élément connecteur, alors que les parties rhématiques, en position postverbale, correspondent aux composantes de la description. Certains textes, qui ne présentent pas ce type d'organisation, paraissent donner une plus grande indépendance au second plan. Ceci se produit en particulier dans les œuvres historiques, dans la mesure où s'y rencontre plus rarement l'évocation d'un personnage autour duquel s'articuleraient les descriptions. On constatera toutefois que, même dans ce cas, l'enchaînement des propositions témoigne d'une cohérence interphrastique qui s'effectue à courte distance, "pas à pas", en liaison avec le contexte immédiat. Ici encore, le schéma V2 va de pair avec cette progression à thème linéaire, l'ordre X + V + S permettant de placer en zone initiale un circonstant qui assure le lien avec le contexte antérieur, alors que la zone postverbale est réservée au sujet, ou à la séquence d'impersonnel, qui présente les référents nouveaux. Cette disposition peut être illustrée par le passage suivant :

(15) après devant chu moustier de Sainte Sophie, avoit une grosse colombe qui bien avoit trois marbre et puis de coivre par dessus le marbre, [...]. Lassus, sur le bout de chelle colombe, si avoit une pierre qui [...] Sur chelle pierre si avoit un empereur jeté de coivre, qui [...] (Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, c. 1210)
devant ce monastère de Sainte Sophie, il y avait une grosse colonne qui [...] En haut, au sommet de cette colonne, il y avait une pierre qui [...] Sur cette pierre il y avait un empereur en cuivre, qui [...]

Dans ce type de progression, où l'impersonnel à valeur présentative (*il y*) *avait* pourrait alterner avec le verbe *être*, se trouve mise en œuvre la cohérence "étroite" caractéristique du texte narratif ; l'expression du second plan ne se fait pas dans des formes particulières mais emprunte les mêmes procédés, au plan thématique comme au plan syntaxique, que celle du premier plan. Cette progression à thème linéaire n'est pas absente des œuvres de fiction. Le passage suivant, extrait d'un texte de moyen français, est construit sur le même modèle que l'exemple précédent :

(16) Ou ranc des cinq dessus nommez estoit une tombe, ou pour plus vray parler ung cercueil, car il n'estoit fait que de boys seulement, neantmoins qu'il avoit par dessus ung drap d'or [...] sur lequel drap d'or avoit une grant blanche croix [...] et ou chief de la tombe avoit ung carreau de satin [...] ouquel avoit lettres brodees. (René d'Anjou, *Le Livre du Cuer d'Amours espris*, 1457)
à la suite des cinq nommés ci-dessus était une tombe ou, à dire vrai, un cercueil, car il n'était fait que de bois, bien qu'il y ait au dessus un drap d'or [...] sur lequel drap d'or il y avait une grande croix blanche [...] et à la tête de la tombe il y avait un coussin de satin [...] sur lequel il y avait des lettres brodées

L'émergence d'un texte descriptif caractérisé comme tel semble être le résultat de la convergence de deux évolutions, l'une qui concerne la syntaxe, l'autre qui affecte la cohérence du texte. Pour que le second plan se constitue en une unité indépendante, construite sur d'autres principes que ceux qui guident l'élaboration du premier plan, il est nécessaire que

l'organisation informationnelle se distingue de celle de la narration et fasse appel à un aspect spécifique de la mémoire discursive. C'est la progression à thèmes dérivés qui va jouer ce rôle déclencheur ; à la différence des progressions qui structurent le premier plan, elle ne met pas en jeu des liaisons à courte distance, mais suppose la présence d'un hyperthème auquel doivent être rapportés les divers sous-thèmes qui se succèdent dans le flux discursif. Une telle réalisation d'une cohérence plus "large" que celle qui caractérise les passages de premier plan n'est pas absente des textes d'ancien français, où elle est en fait utilisée pour organiser non des descriptions mais des listes, des énumérations, comme dans :

(17) De ces neuf sont li set roi et li dui chevalier. Li premiers rois qui [...] ot non Narpus. Li autres ot non Nasciens. Li quar ot non Ysaies. Li quinz apres ot non Jonaans

(*La Queste del Saint Graal*, XIII^e s.)

Sur ces neuf il y a sept rois et deux chevaliers. Le premier roi qui [...] avait pour nom Narpus. Le deuxième avait pour nom Nascien. Le quatrième avait pour nom Ysaie. Le cinquième avait pour nom Jonaan

Un changement décisif se produit lorsque la progression s'opère à partir d'un énoncé cadre qui ouvre la séquence et qui se trouve développé par des propositions successives. Ce ne sont plus des référents nombrables qui constituent le point de départ d'une énumération, mais des énoncés entiers qui sont interprétés comme les sous-parties d'une situation de départ. Le passage suivant, extrait des *Chroniques* de Molinet, est un bon exemple de cette cohérence élargie, qui exige la prise en compte d'une séquence formant un ensemble annoncé en quelque sorte comme tel dès l'enchaînement des deux premières phrases :

(18) Franchois, tous avisés de leur faict, besongnèrent à leurs pieces; embusches se descouvrirent ; eschielles furent dressiez ; gens d'armes gagnèrent les murs. (Jean Molinet, *Chroniques*, 1490)

Les Français, avertis de leur (= des ennemis) entreprise, se mirent à l'ouvrage ; des embuscades se préparèrent ; des échelles furent dressées ; des hommes d'armes gagnèrent les murs

Le prédicat rhématique *besongnèrent à leurs pieces* se trouve développé, dans la suite du texte, en propositions successives, qui renvoient aux diverses activités des assiégeants. Progression à "rhème éclaté", cette disposition de l'information va de pair avec une évolution de la syntaxe de position ; la linéarisation des constituants, telle qu'elle se réalise dans ce type d'exemple, ne correspond qu'en apparence, en surface, au système V2. Comme nous l'avons signalé plus haut, c'est la disposition des degrés du dynamisme communicatif qui n'obéit plus aux mêmes principes que ceux qui commandaient à la structuration de l'énoncé dans les textes narratifs de l'ancien français. Du point de vue de l'organisation informationnelle, l'ordre SV(X) apparaît ici comme non marqué ; il n'est plus senti comme devant obligatoirement comporter une articulation thème / rhème caractérisée par une liaison forte avec le contexte. Chaque proposition peut ainsi renvoyer, comme dans l'exemple que nous venons de citer, à une information entièrement nouvelle, "tout focus", ce changement de statut s'accompagnant du passage d'une cohérence étroite à une cohérence large s'exerçant sur des fragments de texte plus longs et non sur des couples de propositions. L'extrait suivant est construit sur le même modèle :

(19) Or, pensez que pendant ce tempz le seigneur de Bièvres et tous ceulx qui estoyent enclos en Nancey languissoient en grant perplexité. Les vivres furent si cours ausdis assiegiéz qu'ilz (...) Les manans de la ville leur estoyent faulx et desloyaux tellement que (...) Oultre plus, deux bombardes, ung courtau et pluseurs serpentine continuellement tiroient sur eulx. (id.)

or, pensez que pendant ce temps le Seigneur de Bièvres et tous ceux qui étaient enfermés dans Nancy attendaient en grande perplexité. Les vivres manquèrent tellement aux assiégés qu'ils (...) Les habitants de la ville étaient si trompeurs et si déloyaux que (...) De plus, deux bombardes, un courtaud et plusieurs serpentine tiraient continuellement sur eux

Les causes de la "grande perplexité" des assiégés sont énumérées dans des propositions qui, si elles correspondent à des séquences à verbe second, n'en introduisent pas moins dans les discours des référents nouveaux, sans doute supposés connus, mais qu'il est nécessaire de réactiver. On assiste ainsi à la création d'un fragment de texte autonome, caractérisé par son organisation interne, par l'emploi d'une progression thématique particulière et par une nouvelle conception de la perspective fonctionnelle de l'énoncé. Il faut sans doute voir dans ce type de composition les débuts de l'indépendance, qui sera de plus en plus marquée, d'un second plan libéré des contraintes imposées par la conduite de la narration. Dans le passage suivant, la description du lever du jour, si elle est introduite par un verbe de perception (*virent*), se déroule ensuite sans aucune intervention des personnages et constitue un ensemble qui, fonctionnellement, n'est en rien justifié par le déroulement du récit :

(19) Si virent lors l'air_net et pur sans vent et sans nuée, et le jour gaignoit la nuit fortment, en soi esclardissant par façon que la lune n'avoit clarté qui peust plus le cler jour surmonter, et ja les oiselets s'appeloient l'un l'autre. D'autre part la mer estoit coye et sereine et ne bruyoit en façon nulle ne que fist ung estang. Les mouettes aussi commencerent à voler par dessus la marine, et d'autres si trottoient sur le sablon menu que beau les faisoit veoir. Le jour tant s'efforça qu'il envoya coucher la lune et les estoiles, si que plus nules ou ciel n'apparaissoit. (René d'Anjou, *Le Livre du Cuer d'Amours Espris*)

On remarquera, ici encore, l'emploi de la progression à hyperthème et la systématisation de la structure syntaxique à ordre direct SVX, qui signale, en quelque sorte, que l'organisation informationnelle de la séquence n'est pas fondée sur des liaisons contextuelles étroites mais sur une structuration globale du passage.

Il est par ailleurs intéressant de noter que l'on peut relever, dans ce même texte, ce qui constitue une explication de la nature particulière du texte descriptif, senti tout à la fois comme une digression - d'où, à la fin du passage, l'indication du retour à la "matière" du récit, aux événements de premier plan - et comme le résultat d'un travail de sélection d'éléments pertinents dans une réalité dont on ne peut rendre tous les aspects :

(20) Et combien qu'il n'est langue qui peust fournir a diviser les grans richesses, merveilles et beaultez du beau chastel, touteffoiz le conte s'entremectra d'en diviser aucunes choses, non pas toutes, car il ne savroit, mais partie. Ce tresbel chastel de Plaisance estoit fondé sur une roche d'esmeraulde [...] combien que pas ne vous a divisé la moictié de la beaulté du beau chastel, mais s'en taira atant, car tout diviser ne savroit, et revendra a nostre matiere, a parler des trois compaignons. (id.)
et quoiqu'il n'y ait pas de langage qui puisse exposer les grandes richesses [...] du beau château, toutefois le conte s'emploiera à en exposer certaines choses, non pas toutes, car il ne saurait, mais une partie. [...] quoique le conte ne vous ait pas exposé la moitié de la beauté du château, il n'en parlera plus à présent, car il ne saurait tout exposer, et il reviendra à notre matière, c'est-à-dire à parler des trois compaignons.

Si l'émergence de ce type discursif peut être interprétée comme la réunion de plusieurs facteurs d'ordre divers qui, pris isolément, n'auraient pas conduit à une telle réalisation, il faut toutefois souligner que ce mouvement dépasse le cadre des genres textuels que nous venons de citer. La construction de passages structurés par une progression à thèmes dérivés se retrouve également dans le texte argumentatif et dans le texte explicatif. C'est une évolution identique qui peut être constatée dans des genres qui n'ont plus rien de narratif, mais où l'on retrouve la même concurrence entre deux types de cohérence. Certains textes de la période du moyen français contiennent d'ailleurs des passages construits sur des enchaînements interphrastiques s'appliquant au contexte proche, comme dans cet exemple où est systématisée la progression à thème linéaire, le rhème propre de chaque proposition étant repris par l'anaphore *pour ce*, qui joue le rôle de thème dans le contexte postérieur :

(21) De ce s'ensuit il que simple ne peut sans discretion estre [...] Et pour ce dit l'Escripture de Job qu'il estoit simple et droiturier [...]. Et pour ce aussi est expedient en cest propos que [...]. Et pour ce dit Ovide que [...]

(Evrard de Conty, *Le livre des Echecs amoureux*, 1390)

La cohérence large, quant à elle, met en œuvre la progression à thèmes dérivés, qui permet les effets de liste, d'énumération ; ainsi, dans l'exemple suivant, les référents évoqués dans la partie rhématique de la première phrase constituent-ils les thèmes dérivés - circonstants ou sujets syntaxiques - qui structurent la suite du texte :

(22) En lui (= David) trouvons nous les dons de science et de crainte, de sapience et de pitié, de force d'entendement et de conseil, qui sont la fécondité et la largesse du Saint Esperit. Par science il cogneust les incertaines espérances des mondains, par sapience la certaine expectation des biens du ciel. Crainte le fist retourner vers soi mesme à cognoistre sa propre fragilité. Et pitié l'enclina à considerer par passion la infelicité d'autrui. Force l'esvertua à resister perseveramment (...) Entendement l'esclarcy à discerner (...) Et conseil l'adressa à eslire la partie plus salutaire.

(Alain Chartier, *Le Livre de l'Espérance*, 1428)

Cette progression à hyperthème ne correspond pas toujours à une énumération de référents particuliers ; elle peut également s'appliquer à l'unité que constitue la proposition, comme dans le passage suivant, où le topique de discours contenu dans la première phrase (*telle male mescheance*) se trouve développé dans une succession de propositions construites sur le schéma SVX :

(23) Et toi, pour quoi veulx tu vieillir en telle male mescheance, et vivre en souhaitant la mort tous les jours? La chevalerie de ton païs est perie et morte; les estudes sont dissipees; le clergié est dispers et vague et opprimé (...) les citoyens sont despourvus d'esperance (...) l'ordre est tournée en confusion et loi en desmesuree violence; juste seigneurie et honneur dechiet; obeissance ennuie; patience fault; tout tombe et fond en l'abisme de ruine et desolation. (id.)

Nous retrouvons ici une organisation en tous points identique à celle qui était illustrée par les exemples (18) et (19) ; le dynamisme communicatif qui sous-tend la linéarisation des constituants ne traduit pas la distinction thème / rhème, mais signale que c'est l'énoncé entier qui est à interpréter comme nouveau et comme élément d'une série de propositions d'existence équivalentes à : *il y a disparition de X*. On remarquera que l'évolution des progressions thématiques ne concerne pas, dans ce type de texte, l'opposition des plans, le codage de parties descriptives ; tout se passe en réalité comme si ces changements dans la structuration informationnelle du texte allaient de pair avec une évolution de la conception générale de la textualité et de la cohérence discursive. D'un point de vue chronologique, il faut d'ailleurs noter que ce type de cohérence large semble apparaître d'abord dans les textes de type argumentatif, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, avant de s'étendre aux œuvres de fiction ; il y a là un point important, qui, vérifié par des études prenant en compte de grands corpus, permettrait peut-être d'apporter un début de réponse à la question des causes et des effets que nous avons évoquée au début de cette présentation.

Au terme de cette rapide description de deux évolutions qui se sont produites, durant la période du moyen français, dans le domaine de la discursivité, on peut se demander dans quelle mesure ces types de changements relèvent de la notion d'émergence. Rappelons d'abord que cette dernière renvoie à deux hypothèses distinctes sur la nature de l'évolution, les premières recherches ayant plutôt privilégié la première, alors que les travaux plus récents exploitaient davantage la deuxième³. Dans une première acception, l'émergence désigne le

³ cf. FAGOT-LARGEAULT A. , op. cit. : 945-950

caractère non prédictible de l'apparition d'un phénomène nouveau, dans le sens où le résultat de l'évolution peut avoir des propriétés qu'aucun de ses constituants ne possédait et ne laissait prévoir. Cette définition ne nous semble guère pertinente pour les faits que nous avons observés, la différence de nature entre les faits de langue et les faits de discursivité étant telle qu'il n'y aurait guère de sens à considérer qu'une entité nouvelle se crée par addition d'éléments plus simples. La deuxième acception, en revanche, est mieux à même de rendre compte des changements complexes qui concernent la textualité. L'émergence peut en effet désigner également le "saut qualitatif" qui se produit lors de certaines évolutions ; à l'inverse du réductionnisme qui pose que chaque niveau d'analyse peut être ramené, réduit, à un niveau inférieur, les théories de l'émergence considèrent qu'il y a discontinuité d'un niveau à l'autre, même si les phénomènes de bas niveau peuvent être influencés par le niveau global. L'accent est mis, dans ce deuxième type de définition, sur l'hétérogénéité des composantes du changement et non sur l'effet de "surprise" qu'implique la première acception. Les exemples que nous avons cités nous paraissent bien correspondre à ce saut qualitatif. Dans le domaine de la cohérence textuelle, la nouvelle variante ne "réussit" que si elle se trouve intégrée à un palier d'un autre ordre, si elle est systématisée comme marque de telle ou telle valeur discursive. Ainsi une nouvelle organisation du dynamisme communicatif n'est-elle émergente que si elle participe, avec d'autres indices, à la caractérisation d'un second plan de type particulier. Il en va de même pour une nouvelle progression thématique, qui ne peut être considérée comme émergente que lorsqu'elle est utilisée comme composante du tout que constitue le texte descriptif. Il ne s'agit donc pas tant de l'apparition d'une forme nouvelle que de l'émergence d'une valeur participant à la construction d'une unité d'un autre ordre. Dans une telle optique, on est fondé à considérer que le nouveau sentiment linguistique qui accompagne le changement est guidé par des modifications qui affectent le niveau le plus général, celui de la textualité, et ne relèvent plus du strict domaine linguistique.

Textes cités

La Queste del Saint Graal, éd. A. Pauphilet, Paris, Champion, 1949

Lancelot du Lac, éd. E. Kennedy, trad. M.-L. Chênerie, Paris, LGF, 1993

Le Roman de Tristan, éd. R. L. Curtis, Leyde, Brill, 1976

Alain Chartier, *Le Livre de l'Espérance*, éd. F. Rouy, Paris, Champion, 1989

Antoine de La Sale, *Jehan de Saintré*, éd. J. Misrahi et C. A. Knudson, Genève, Droz, 1965

Evrard de Conty, *Le Livre des Eschez amoureux moralisés*, éd. F. Guichard-Tesson et B. Roy, Montréal, CEDES, 1993

Geoffroy de Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, éd. E. Faral, Paris, PUF, 1939

Jean Molinet, *Chroniques*, éd. G. Doutrepont et O. Jodogne, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1935

René d'Anjou, *Le Livre du Cuer d'Amours espris*, éd. S. Wharton, Paris, UGE, 1980

Robert de Clari, *La Conquête de Constantinople*, éd. P. Lauer, Paris, Champion, 1924

Bernard COMBETTES
Université de Lorraine & UMR-ATILF